

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Jean Baptiste JACCOUD

Mes souvenirs de Collège (Suite) :
partie X. En Humanités

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1926, tome 25, p. 158-162

© Abbaye de Saint-Maurice 2011

Mes souvenirs de Collège

(Suite.)

X. En Humanités.

L'automne de 1863 me fit passer en Humanités, du reste, avec M. Burnier, qui y montait avec nous et que je devais avoir encore deux ans comme professeur de classe. Quelques nouveaux condisciples ne devaient pas tarder à nous rejoindre, entre autres, deux Fribourgeois, François Porchel, de Chénens, et Jean Carrard, de Fribourg, qui s'était fait renvoyer du Collège St-Michel, pour une affaire d'auberge où l'on avait assailli le surveillant Jæger à coups de bûches. Comme nous pûmes nous en convaincre, ils n'étaient mauvais ni l'un ni l'autre ; Carrard était un peu original, moins toutefois que notre François Wuilleret ; Porchel, facilement emporté et violent, était au fond très bon enfant, et il devait entrer au Séminaire.

En ce qui concerne la classe, nous n'avions qu'à continuer avec M. Burnier, chez qui la facilité naturelle et la ferveur du débutant remplaçaient l'expérience. Par moments, et l'on peut même dire le plus souvent, on travaillait beaucoup ; mais il y avait bien parfois des leçons écourtées, ou moins sérieusement employées. Je m'attachais de plus en plus à la littérature. Comme manuel, nous avions les *Préceptes de Littérature* de Vernioles, qu'on a longtemps employés, à St-Maurice et à Fribourg. Plus tard, on les a écartés parce qu'ils semblaient superficiels et ne répondaient plus au goût du jour, mais sans pouvoir les remplacer avantageusement. Au fond, il en a été de Vernioles comme de Lhomond, les mérites de son manuel — ou de ses deux manuels, car ce que nous disons de sa littérature doit être étendu à sa rhétorique

— tiennent aux défauts qu'on lui a reprochés : point d'érudition littéraire, point d'apparat scientifique, point de système philosophique. On croyait encore, entre 1860 et 1870, qu'il y a un art de parler et d'écrire, que cet art est soumis à des règles qu'on peut présenter sous forme de préceptes, et que, pour se former, l'étude de ces préceptes, rapprochée des modèles où ils ont été mis en pratique et combinée avec des essais ou exercices pratiques, était la voie naturelle à suivre ou le meilleur moyen à prendre. Pour avoir substitué aux préceptes de littérature et de rhétorique leur philologie à la fois subtile et indigeste, les Allemands en sont venus à ne savoir ni parler ni écrire, et à ne pas même s'apercevoir de ce qui leur manque sous ce double rapport. Chez les Français, où les anciennes traditions se sont mieux conservées, le mal est moins grand, mais il ne faudrait pas croire qu'on n'en souffre pas aussi. On s'est trop tourné du côté de l'érudition littéraire ; les préceptes n'ont plus occupé qu'une place restreinte, et l'on s'est mis à faire des biographies, à analyser les écrits, à mettre partout de l'histoire de la littérature. Bien plus, la classe est devenue une conférence, où les élèves s'appliquent à prendre des notes, à reproduire le professeur, comme dans les cours universitaires. Mais ce qu'on oublie, c'est que les élèves ont, avant tout et surtout, besoin de se rompre à l'art de parler et d'écrire : cela vaut mieux, infiniment mieux pour eux, que d'être des érudits, des encyclopédies vivantes !

J'admets que jadis on n'examinait pas assez la vie des écrivains et des auteurs ; on en était généralement réduit aux données contenues dans une préface, qu'on ne lisait pas toujours. Mais M. Burnier multipliait ces exercices spontanés, où l'on compose soi-même, et dans les divers genres, en imitant les bons écrivains et en observant les préceptes. Des descriptions, des récits, des portraits, de petites dissertations, des lettres familières, des

discussions, des allocutions, des résumés, des analyses, des critiques, tels étaient la plupart des exercices, sans compter les sujets de poésies, de nature plus concrète, tirés volontiers de quelque incident. Un de nos condisciples étant arrivé en classe avec son cache-nez par une belle journée de mai, on travaillait là-dessus, avec plus ou moins d'à-propos et d'esprit.

Le latin était devenu notre seconde branche, non qu'on lui consacraît moins de temps qu'au français, mais parce que, tout en nous offrant de plus grandes difficultés, il nous attirait moins, et que les charmes de la littérature s'incarnaient moins en lui, du moins pour nous. On faisait désormais moins de grammaire, ou du moins on n'en faisait plus que pratiquement, à l'occasion des thèmes, des traductions d'auteurs et des compositions libres. A Ovide avait succédé Virgile ; nous traduisions encore Tite Live, mais Cicéron devenait notre auteur principal. Après avoir traduit et étudié à fond les passages les plus remarquables, nous devions les apprendre par cœur. De ces récitations, il ne m'est resté que celles que j'avais tout à fait bien apprises, c'est-à-dire que j'avais apprises un peu lentement, à plusieurs reprises, de façon à pouvoir les reproduire machinalement. Au fond, c'est moins l'intelligence qu'il faut mettre dans la mémoire, que la mémoire elle-même ; or, la mémoire, qui est une faculté organique, est essentiellement machinale. Ce n'est pas l'intelligence qui se met à son service, mais bien plutôt elle qui se met au service de l'intelligence. Je n'ai jamais eu à me plaindre de ce qu'on m'ait fait beaucoup apprendre par cœur.

C'eût été l'âge de lire des romans, si l'occasion m'en eût été offerte, si l'on ne m'en eût pas au contraire détourné par tous les moyens, si mes sentiments religieux n'y avaient pas mis obstacle, enfin, supposé que j'eusse été formé dans un autre milieu. Et, certes, les romans ne manquaient pas, puisque Balzac, Georges Sand, Eugène

Sue et Alexandre Dumas père, pour ne pas parler des autres, étaient en pleine vogue. Un de nos condisciples fribourgeois d'Estavayer, ayant apporté dans sa malle *Le Comte de Monte-Christo* d'Alexandre Dumas, qu'il avait acheté dans une gare de chemin de fer, sans rien soupçonner, faillit être renvoyé pour ce fait. Mais la plupart de mes condisciples et moi nous suivions les conseils qu'on nous donnait ; nos professeurs et le directeur du pensionnat, M. Bertrand étaient formels sur ce point. Ce dernier avait l'habitude de nous adresser à peu près chaque soir, de suite après la prière, une courte allocution qui n'aurait pu être plus cordiale ni plus éloquente ; là, il nous prémunissait avec tant de conviction contre les divers dangers auxquels nous exposaient l'âge et nos études, que la leçon pénétrait au fond de la conscience pour n'en plus sortir. Aussi bien me suis-je tenu à l'abri des romans pendant tout mon collège ; et, pendant le reste de ma vie, j'en ai si peu lu, qu'à peine puis-je m'en faire une idée bien claire et bien précise. Pourtant, il est peu de personnes qui aient fait autant de lectures, et qui aient, comme moi, gardé l'habitude d'en faire jusqu'à la fin de leur vie.

M. Gard, préfet du Collège, dont j'aurai désormais à parler fréquemment, avait organisé des cours de déclamation en présence de tout le Collège, dans la salle d'études d'en-bas. Seuls les élèves des classes supérieures y figuraient comme orateurs. Un élève de St-Gingolph, qui en voulait à Napoléon III d'avoir annexé la Savoie à la France, récita une anecdote, où le souverain de la grande nation, la première fois qu'il s'était présenté dans la province annexée, y avait été reçu par un bouc dont la barbe ressemblait à la sienne. M. Gard dut rappeler à l'ordre le malencontreux orateur, plus mal intentionné qu'éloquent, qui avait manqué de respect envers le souverain d'une nation voisine. C'eût été plus prudent de ne pas laisser aux orateurs le choix du sujet, et même de ne laisser prononcer le discours qu'après l'avoir examiné. Du reste,

quoique très utiles, ces déclamations ne furent pas maintenues. M. Gard nous fit aussi donner, pendant quelques semaines, des leçons de tenue et de bonnes manières, qui ne furent peut-être pas assez appréciées. M. Gard avait, ce qui est toujours rare, des idées ; les autres professeurs, moins intelligents que lui, tournaient trop facilement en ridicule ses innovations.

(A suivre)

Mgr JACCOUD
ancien recteur de St-Michel.